

Guy Maddin

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 163, septembre 2013
100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2013). Guy Maddin. *24 images*, (163), 35–35.

Guy Maddin



Compositeur de souvenirs à demi rêvés, l'alchimiste Guy Maddin s'avère l'un des authentiques excentriques du cinéma contemporain. Son œuvre ne s'inscrit dans aucun courant et ses films inventent leur propre réalité même lorsqu'ils s'amusent à feindre le documentaire comme le faisait l'hypnotisant *My Winnipeg* (2007). Tout, chez lui, relève de la création à l'état pur – comme si même la mémoire

était faite pour être imaginée, fabriquée de toutes pièces – et c'est ce qui rend chaque rencontre avec son cinéma si fascinante, si déstabilisante. Cette étrangeté paraît pourtant insidieusement familière, non pas parce qu'en tant que spectateurs nous nous sommes au fil du temps habitués à l'univers décalé de Maddin mais parce que celui-ci convoque le spectre d'un passé enfoui, oublié. *Keyhole* (2011), obscure histoire de maison hantée où ce passé s'incarnait sous forme d'hallucinations fiévreuses, schématisait habilement cette esthétique de grenier qu'a su parfaire avec les années le cinéaste canadien.

Faisant fi des interdits, exposant au grand jour un subconscient dont les soubresauts troublent la surface de ses images, Guy Maddin explore vaillamment le monde proscrit des pulsions, des obsessions, des peurs et des fantasmes. La matière première de son cinéma est depuis toujours une force primaire refoulée qui rejaillit violemment à l'écran, sous l'effet d'une pression accumulée

devenue carrément insoutenable. On pourrait dire que ce cinéma s'insurge contre son époque. Car cet inconscient qui s'y déchaîne subitement semble indissociable du spectre du cinéma des premiers temps qui vient à tout coup y parasiter le présent : une résurrection qui semble le fruit d'une quelconque magie noire. La nostalgie immémoriale que cultive l'œuvre de Maddin vient bousculer les repères du spectateur contemporain chaque fois que celui-ci pénètre dans une salle pour y voir un film de cet auteur. Plus de vingt ans après *Tales from the Gimli Hospital*, l'expérience demeure aussi insolite, déconcertante... même si nous avons appris à nous y attendre. – Alexandre Fontaine Rousseau

« Compositeur de souvenirs à demi rêvés, l'alchimiste Guy Maddin s'avère l'un des authentiques excentriques du cinéma contemporain. »

Terrence Malick

Impossible d'évincer Terrence Malick lorsque l'on considère ceux qui font le cinéma actuel, même si son dernier né, *To the Wonder*, en a laissé plus d'un déconcerté, voire désespéré, ou attristé. Pourtant... on a envie de poursuivre l'hypothèse de la critique du film de notre numéro 162 : et si *To the Wonder* était un film d'horreur, offrant une suite extrême aux dernières séquences, déjà déconcertantes, de *The Tree of Life* ? C'est-à-dire l'image d'un monde vidé de sa substance, où la spiritualité sonne creux, l'amour semble niais, et les envolées poétiques deviennent comiques : on penserait presque alors au futur imaginé par H.G. Wells dans *La machine à remonter le temps...* Ben Affleck en Morlock, prolétaire à l'agressivité latente, qui ne semble trouver sa place qu'au milieu des machines, et Olga Kurylenko en Éloïs, créature sublime mais idiote, qui gambade dans les champs sans se douter qu'elle va finir dévorée. Malick serait l'explorateur, plongé dans le cauchemar qu'est devenu le monde des humains,

et par là même son propre cinéma. *To the Wonder* est finalement son film le plus angoissant, car il nous laisse sans prise sur un monde qui est pourtant, parmi tous ses films, le plus proche du nôtre. Malick n'est jamais allé aussi loin dans l'effacement de la narration, mais aussi du lyrisme et de l'humanité. Ses personnages n'ont jamais été aussi abstraits, leur mutisme n'est plus le reflet d'une quelconque profondeur mais le symptôme d'une forme d'autisme. Le romantisme devient une mécanique qui tourne à vide, et il ne reste de l'émotion que le souvenir de *The Tree of Life*. C'est comme si, à force de rechercher l'essence de l'âme humaine, Malick avait fini par ne rien trouver ; on se demande alors vers quoi il va se tourner. Après *The Tree of Life*, on ne pouvait véritablement rien espérer du prochain film ; maintenant, plus que jamais, on se demande non pas à quoi va ressembler le prochain film mais quelle courbe va dessiner l'ensemble de l'œuvre de Malick. Peu importe en réalité si ses films à venir seront bons ou non :



on sait désormais qu'il se met à nu en se risquant à pousser jusqu'à l'épuisement les traits de son cinéma. Il ne peut en résulter que des surprises, et surtout du nouveau. – Apolline Caron-Ottavi

« ... on sait désormais qu'il se met à nu en se risquant à pousser jusqu'à l'épuisement les traits de son cinéma. »